

m.

La guerre d'Espagne

2006

Les Brigades Internationales

- 1) Je ne pouvais pas rester sans rien faire.
- 2) 50 nations différentes venues se battre contre les franquistes.
- 3) Ce qu'on en savait de la guerre d'Espagne, du combat à mener ? Suffisamment pour que je me dise qu'il fallait que je rejoigne les camarades.
- 4) 3500 réfugiés Italiens, 5000 Autrichiens et Allemands, 2800 volontaires d'Amérique du Nord, 2000 Soviétiques, 200 volontaires Britanniques et près de 10 000 Français, dont près de 3000 moururent, voilà d'où venaient entre autres ces combattants.
- 5) Je viens de Vladivostok et j'ai quitté ma ville natale sans l'ombre d'un doute.
- 6) On se surprend à avoir du courage. Les sens en éveil, quelque chose nous tient et nous pousse, envers et contre. Prendre une arme et risquer sa vie au nom de la fraternité, c'est une audace que l'on puise, là dans ses entrailles.
- 7) Le Petit Père des peuples n'est pas tranquille. Il ne dort que sur une oreille et nous surveille de près. Je suis venu ici, ne lui déplaît, pour combattre le fascisme et étendre la révolution prolétarienne.

- 8) 23 bataillons pour six brigades formées d'hommes et de femmes qui ne peuvent se résigner à voir leurs frères espagnols se débattent seuls tandis que la plupart des gouvernements ont opté pour la neutralité. Le 28 août 1936, ils ont signé, sur la dépouille encore chaude de Garcia Lorca, un accord de non-intervention.
- 9) Notre armée n'est pas composée de professionnels. Personne ici n'est spécialiste. Personne ici ne souhaitait la guerre. Si, lorsque j'ai tué mon premier franquiste, mon doigt a tremblé sur la gâchette, si je me suis demandé à ce moment-là, tout de même, si j'avais le droit d'ôter ainsi la vie, ma main est devenue chaque jour plus ferme tant j'ai vu de mes camarades mourir, tant nous en avons retrouvés sans les reconnaître tant ils étaient défigurés.
- 10) On passait la frontière dans la clandestinité pour rejoindre Albacete et suivre un semblant d'entraînement. La conviction se visse au cœur, n'en démord pas et les idéaux donnent du souffle aux nuques fatiguées.
- 11) En mars 1937, je suis arrivé à Madrid dont la liberté malmenée ne tenait qu'à un fil. Je n'avais jamais vu Madrid. Ni rien de l'Espagne d'ailleurs. J'étais vierge de ce pays et pourtant, il était comme le mien.
- 12) Madrid encerclée. Les batailles se succèdent, les défaites sont lourdes en vies humaines, les victoires remontent le moral des compagnons mais ils sont usés par des bombardements intensifs. Trois mois plus tard, les Brigades sont contraintes d'abandonner Madrid.

13) Je ne sais pas si je serais parti. Je ne sais pas si j'aurais pu quitter les Espagnols et simplement rentrer chez moi. Je n'aurai jamais la réponse à cette question. Le 19 mars 1937, alors que j'avais été envoyé sur le front de la bataille de Guadalajara, je reçu une balle en pleine tête. Je suis tombé à la renverse, les yeux ouverts. J'ai revu Vladivostok sous la neige. Puis je n'ai plus rien vu.

Dolores Ibarruri : No Pasaran

ELLE :

Je ne suis pas une femme extraordinaire.

Je ne suis pas une femme exceptionnelle.

Non.

Je suis une femme indignée, tout simplement.

J'avais six enfants.

La misère m'en a pris quatre.

Vous vous rendez compte ?

Quatre enfants que j'avais portés là, dans mon ventre et qui avaient éclos.

L'AUTRE :

Je ne suis pas une femme extraordinaire.

Je ne suis pas une femme exceptionnelle.

Non.

Je suis une femme indignée, tout simplement.

Il y a des écoœurements qui me donnent mal au ventre.

Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Des écoœurements qui vous font serrer les dents.

ELLE :

L'injustice.

C'est à cause de cela que je me suis levée.

Et puis bien sûr aussi, ces idées brunes et rances qui couraient, pire que la peste sur la surface sensible de mon Espagne.

L'AUTRE :

L'injustice.

Je la vois partout. J'en ai la nausée.

Mais suis-je debout ?

Je vois bien que quelque chose rampe, tous ces appels au drapeau, tous ces relents populistes, tous ces borgnes, ces sourds, ces mégalomanes.

Cela sent le renfermé, vous ne trouvez pas ?

ELLE :

Les femmes ne sont pas que des icônes polies à accrocher aux murs.

Je me suis désincarnée pour être « la pasionaria ».

Ce n'est pas prétention.

Que voulez-vous ? J'avais le sang chaud comme la braise et je voulais en découdre.

J'ai pris les armes que j'avais à portée de main : une machine à écrire se trouvait là. J'y ai glissé une feuille.

L'AUTRE :

Est-ce que les mots portent ?

J'ai parfois l'impression de bêler dans le désert et que rien ne fait écho.

Pas toujours.

Et quoi qu'il en soit, je n'ai pas d'autre arme à portée de main.

Pensez-vous que mon sang puisse bouillir autant que le votre ?

Et que ferons-nous de ce bouillonnement ?

ELLE :

Emprisonnée deux fois, cela m'a laissé le temps de m'appivoiser.

J'ai fait le tour de moi-même et je suis sortie de l'enfermement sereine et convaincue.

Voyez-vous, pour moi tout était clair.

Il n'était pas question qu'ils passent.

Il n'était pas question qu'ils passent.

L'AUTRE :

Le temps presse et il n'est plus temps de laisser le silence recouvrir nos peurs et nous contraindre.

Je le sais et je le crois.

L'espoir est têtu et tant mieux.

Souvenez-vous, souvenez vous de cette femme montée soudain sur la barricade, qui a soulevé le voile, éclairé de sa lanterne les quelques mètres au-devant de nous et a dit :

ELLE :

Tant que nos pas battent le pavé, tant que nos os tiennent nos carcasses, tant que nos voix portent, tant que nos lèvres se soudent, tant que l'enfant est là et nous vient, tant que nos peaux se frôlent, tant que nous savons encore désirer, être impatients et patients, alors rien n'est perdu puisque tu le sais, l'amour nous enserme et nous sert de guide. No pasaran ! No pasaran !

Guernica sous les bombes : 26 avril 1937

A Guernica, il y avait un grand chêne dont les racines plongeaient loin au cœur du Pays Basque.

C'est sous cet arbre que les rois d'Espagne prêtaient le serment de conserver et de protéger les lois et les droits en vigueur dans les Provinces Basques.

Ce chêne se dressait là, sur la place, comme symbole de liberté et d'indépendance le 26 avril 1937.

Le 26 avril 1937, le temps était lourd et en ce jour de marché, les rues de Guernica grouillaient d'une foule bigarrée venue se perdre parmi les étals.

Bien que les enfants joyeux couraient au-devant des mères, bien que les maisons de bois laissaient pendre à leurs fenêtres les tissus colorés, bien que les prémices du printemps éveillaient les sens des jeunes gens en fleurs, la guerre, qui depuis juillet 1936 déchirait l'Espagne, occupait tous les esprits, était sur toutes les lèvres.

Déjà, rien qu'ici à Guernica, nombre de femmes, de mères ou de fiancées avaient vu leurs hommes partir, pauvres soldats de fortune venus grossir les rangs désordonnés de l'armée basque que tentait de constituer José Antonio Aguirre. Combien d'autres avaient rejoint les brigades internationales pour mettre à bas la tyrannie et redonner le pouvoir au peuple ?

On comptait déjà des veuves et des orphelins parmi les habitants de Guernica, en ce jour d'avril 1937.

Depuis quelques temps, des réfugiés en provenance de Madrid, Bilbao, Durango, fuyant misère et fascisme étaient à Guernica en attente d'un hypothétique train. Ils n'étaient pas laissés à l'abandon. Les Basques ont le cœur large et cette détresse avait trouvé là un écho, des mains secourables, de l'empathie. C'est étrange comme en des périodes troubles nous pouvons, parfois et tant mieux, nous révéler meilleurs que nous ne pensions l'être. Ainsi, beaucoup des ces vies en attente avaient pu ici mettre du sens aux termes de fraternité et de combativité. Le Pays Basque était debout en ce 26 avril 1937.

Vers 16h30, on a entendu une sorte de grondement sourd, comme un bruit d'orage. Un chien s'est mis à hurler à la mort et la foule s'est figée, le regard haut vers le ciel, ce ciel qui était prêt à lui tomber dessus.

Le 26 avril 1937, quand les premiers avions de la légion Condor fondirent sur Guernica, il y régnait un grand silence.

Un souffle après que la première bombe incendiaire ait éclaté sur la place, les gens se mirent à courir. Une mère traîna ainsi sur quelques mètres son enfant, mort, dont la moitié du corps était carbonisé ; certains se jetèrent des fenêtres

pour tenter d'échapper aux incendies ; d'autres, piétinés, ne devraient plus jamais voir d'autre jour que ce jour du 26 avril 1937.

Des 7000 habitants et réfugiés qui se trouvaient à Guernica, 1654 ont péri sous le feu des 50 appareils de la Luftwaffe nazie, et on comptera 889 blessés.

Les avions auront largué près de 50 tonnes de bombes incendiaires pendant plus de 2H30 laissant après leur passage un paysage désolé, meurtri, tandis que l'horreur ne cessait de saisir à la gorge les survivants perdus dans Guernica défigurée. Ce fut un jour triste et sombre ce jour d'avril 1937.

Pour la rage, même symbolique, alors que nous commémorons aujourd'hui cette guerre contre le fascisme, alors que nous nous souvenons, alors que tout nous enjoint ici même à la vigilance, rappelons-nous que le chêne n'est pas tombé, que le chêne est resté debout, que le chêne est toujours vivant sur la place de Guernica.

Le feu ne l'a pas tué le 26 avril 1937.

Federico Garcia Lorca : Le Poète assassiné

Lorsque je suis sorti de la caverne, le soleil m'a ébloui, presque hébété car j'avais passé tant de temps dans l'obscurité que mes yeux avaient du mal à voir, par delà l'opacité, les couleurs de ce monde neuf.

On ne s'invente pas Poète, on ne choisit pas d'avoir son âme, son cœur et son corps traversés, perméables, impressionnables à chaque trace de vie.

Les mots vous viennent en avalanche, voilà tout, emportant sur leur passage les maladresses de nos adolescences fébriles, les timidités passagères ou tenaces qui tenaient éloignés des beautés à étreindre.

Les mots vous viennent en avalanche, il ne sert à rien de se débattre. Il faut les prendre et les soulever, il faut les polir, les cerner, trouver en eux ces racines d'où tout part et où tout revient, jusqu'à nos rêves où la femme nue se promène.

On ne s'invente pas Poète. Les mots vous viennent en avalanche et il faut les écrire pour ne pas y succomber, pour ne pas mourir.

Du moins c'est ce que je croyais, dur comme le fer, jusqu'à ce jour d'août 1936 où le voile est tombé sur mes yeux.

Bien sûr il faisait chaud dans les environs de Grenade quand ils ont frappé à ma porte.

J'ai compris tout de suite que la vie s'en irait de moi plus vite qu'elle n'aurait dû, qu'il faudrait bientôt me délester de ma peau et abandonner au gouffre ma dépouille mortelle.

J'ai reposé ma plume dans l'encrier et je les ai suivis.

On ne sait rien de ce qu'il m'advint réellement. M'ont-ils torturé, avant, pour faire sortir de moi des mots d'où n'émergerait jamais ma poésie ? Elle que je devais quitter là, une balle logée dans la tempe gauche, une autre sous la quatrième côte, à droite, deux autres encore, près du front et dans le ventre... Oui, dans ce ventre où je gardais bien au chaud ma rage, ma haine du fascisme et mon amour, tout mon amour pour mon Espagne !

Les poètes sont comme les enfants et on leur fait grande place aux banquets éternels.

Je repose en des cieux que Franco ne verra jamais.

Là, le chant du flamenco me réchauffe et me berce, me ramenant, rêveur, sur les chemins de Grenade.

Est-il vrai qu'aujourd'hui l'olivier y a fleuri ?

Je ne suis donc pas mort.